

LITTÉRATURE  
QUÉBÉCOISE

Myriam Beaudoin,  
romancière

Page F 3



ENTREVUE

Vladimir Tasic,  
histoires d'exil

Page F 3

◆ LE DEVOIR ◆

CABIER  
F

# LIVRES



Statue en hommage à James Joyce, érigée à Dublin, en Irlande

AGENCE FRANCE-PRESSE

« Je trouve ça important qu'au Québec on s'attelle à des choses comme ça.

Qu'on agrandisse notre horizon, qu'on s'approprie ces choses-là,

et qu'en se les appropriant ça devienne un peu aussi nous autres. »

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

## Le Joyce de VLB

À mi-chemin entre  
l'essai, l'autobiographie  
et le roman,  
Victor-Lévy Beaulieu  
s'offre toute une île

CHRISTIAN DESMEULES

**T**rois-Pistoles — Ce sont d'abord les chiens, au nombre de six, qui nous accueillent lorsqu'on met le pied sur la galerie de la vieille et grande maison au toit bleu faisant face au fleuve. L'homme qui prend son temps pour apparaître derrière ce joyeux comité d'accueil, pas mécontent de l'effet, est un monument qui s'apprête à publier son 67<sup>e</sup> titre depuis *Mémoires d'outre-tonneau* en 1968. Un «monstre sacré» qui se verrait sans doute mieux en monstre blasphémateur, en empêcheur de penser en rond et mauvais génie des lettres.

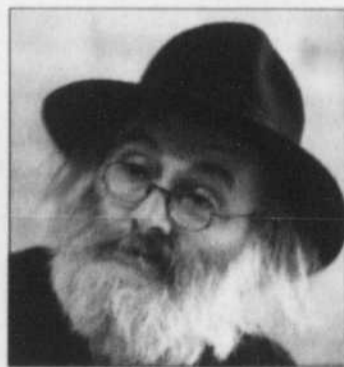
C'est là, tout au bout de la 20 lorsqu'on roule vers l'est, à quelques kilomètres du quai de Trois-Pistoles, qu'habite Victor-Lévy Beaulieu. L'après-midi prend la couleur de la visite rituelle au grand écrivain, et on ressent la vague impression, tant l'ombre du barbu semble s'étendre sur ce coin de pays, de mettre les pieds dans l'équivalent du Ferney de Voltaire ou le Jasnaïa Poliana de Tolstoï. Faut-il seulement s'étonner, d'ailleurs, que VLB ait déjà consacré des livres à l'un et à l'autre? Mais aussi à Victor Hugo, à Jack Kerouac, à Melville. Il manie l'essai littéraire comme d'autres font des romans. C'est-à-dire en réinventant chaque fois les règles, d'abord et toujours fidèle à lui-même, au service de sa mythomanie tranquille de créateur de mondes et d'éternel lecteur.

Cette fois, c'est au tour de James Joyce («l'écrivain de la plus haute autorité du XX<sup>e</sup> siècle», affirme tout de suite VLB) de passer à la moulinette. Une longue

histoire d'amour lie le grand Irlandais à l'auteur de *La Nuit de Malcomm Hudd*, découvert à l'adolescence au hasard d'une visite en librairie. A une époque, raconte-t-il en entrevue, où il ne lisait que de gros romans qui pouvaient lui durer une semaine complète. Cervantès, tous les Russes, Zola, *Moby Dick*. Et puis un jour, forcément, pour les bonnes ou les mauvaises raisons, c'est l'*Ulysse* de Joyce qui lui tombe sous la main.

Le seul lecteur  
de Joyce

«On a l'impression parfois que les livres ont été écrits pour nous autres, qu'on est le lecteur de ce livre-là, explique VLB. Je crois qu'il y a des livres qui s'écrivent pour une personne. Et quand je suis tombé sur Joyce, sur *Ulysse*, ça a été ça: ce livre-là a été fait pour moi. Juste pour moi. Et à l'époque, poursuit-il, lorsque je tombais sur



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Victor-Lévy Beaulieu

un auteur que j'aimais, j'allais ensuite lire tout ce qu'il avait écrit. J'ai fait ça avec Zola, je l'ai fait avec Joyce... »

*James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*, c'est le titre. Commencé puis rapidement abandonné en 1973, repris une trentaine d'années plus tard, le livre est assez épais pour enfoncer des clous, mener des interrogatoires musclés, se perdre et se retrouver pendant plusieurs semaines. Mille cent pages qui représentent aujourd'hui le fruit mûr d'une longue fréquentation de l'œuvre et de la biographie de Joyce. Mais aussi de celles de Yeats, de T. S. Eliot, d'Ézra Pound, de Lewis Carroll — auteur du dérivant *Jabberwocky*, que ce «ratoureux» de VLB nous distille en extraits au début de chacun des chapitres de son livre.

VOIR PAGE F 2: VLB



## Les apôtres du progrès

François Taillandier  
Mathieu Béliele  
Isabelle Daunais  
Lakis Proguldis

L'Inconvénient no 26

Dialogues

Essais sur la croyance et l'incroyance de Pierre Vadeboncoeur  
La Possibilité d'une île de Michel Houellebecq

Disponible en kiosque et en librairie

www.hrcodvctriht.ca



# LITTÉRATURE

## Secrets et interdits



Danielle Laurin

**R**etenez bien son nom, vous le reverrez: Myriam Beaudoin. Née à Sherbrooke, en 1976. Un père diplomate, une enfance passée au Rwanda et au Mali. Des études de lettres françaises et de langue espagnole. Un premier roman il y a trois ans, fort, surprenant. Un deuxième qui sort à l'instant, où expose le talent.

La mort du père. Et le deuil impossible. Avec en toile de fond l'enfance africaine. C'est ce qu'elle raconte, sur la pointe des pieds, avec une langue épurée, dans *Un petit bruit sec*. Pour son second roman, *Hadassa* (Leméac), sorte de docu-fiction qui témoigne d'un sens de l'observation et d'une sensibilité remarquables, l'écrivaine s'est inspirée de son expérience d'enseignante de français dans une école juive orthodoxe.

Une jeune femme libre qui a grandi en Afrique, vit sur le Plateau et vient de terminer une maîtrise en lettres, s'improvise institutrice. Elle s'appelle Alice et, comme l'héroïne de Lewis Carroll, va traverser de l'autre côté du miroir. Sa classe: un groupe de petites filles hassidiques d'Outremont. Elles ont onze, douze ans, et, devant elles, «les six cent treize commandements de la Torah».

Premier jour de classe. «J'étais vêtue selon les normes du contrat qui excluaient les blouses sans

manches, les jupes au-dessus du genou, les pantalons, les tissus qui brillent, les coupes ajustées.»

Du jour au lendemain, Alice bascule dans un autre monde. Elle s'interroge. Comment percer le mur des différences, des apparences? Comment approcher la culture et la religion de l'autre? Comment atteindre l'autre sans le blesser, sans le juger, avec respect, avec amour?

La tâche ne sera pas facile. Longue, longue, la liste des interdits. «Les consignes étaient formelles, il était interdit aux professeurs chrétiens engagés par le gouvernement de discuter en classe de la passion, de la reproduction, des médias, d'actualité, des programmes télévisés, des croyances religieuses, des films et des chanteurs, de la violence ou du drame, de la mort, et de tout événement historique ou scientifique qui date de plus de six mille ans.»

Une année durant, nous allons suivre Alice, pénétrer dans sa classe, dans sa tête, dans ses tripes. Et découvrir avec elle, au compte-gouttes, «les secrets des juifs». Par l'intermédiaire de ses élèves, qui entremêlent des mots d'anglais, de français et de yiddish. Astuce suprême, puisque tout nous est livré dans la spontanéité, la naïveté de l'enfance. Avec une saveur irrésistible.

Ainsi: «We hate dogs because they bite Jews.» «Oui, les goyim, les hommes pas juifs, ils kidnappent les enfants comme nous. Ma mère l'a dit, c'est pourquoi on se promène jamais seule.» «Les non-juifs ne peuvent pas toucher aux juifs, surtout pas avec les mains.» «Madame, nous on doit donner aux bébés les noms de ceux qui sont morts déjà.» «Les garçons deviennent Bar Mitzva quand ils fêtent treize ans et les filles quand on devient douze.» Etc.

Alice va de surprise en surprise. Mais jamais ne juge. L'affection, l'attachement pour les filles prennent le dessus. Impossible cependant de ne pas

comparer sa vie à la leur, de ne pas demeurer perplexe face à l'avenir qui attend ses protégées. «Dès l'automne suivant, dans les classes de l'étage supérieur, les fillettes recevraient la formation nécessaire à une future épouse, un savoir axé sur des rudiments de correspondance, de comptabilité commerciale et, surtout, un enseignement pratique des tâches familiales.»

Alice imagine sans peine la suite. À 16 ou 17 ans, on les retirerait de l'école, la famille leur choisirait un mari et «elles passeraient leur vie dans le quartier d'arbres centenaires et de résidences en briques rouges». Exactement comme leurs mères avant elles.

Exactement comme cette belle et mystérieuse jeune femme juive, mariée mais sans enfant — la honte —, aperçue un jour par Alice dans l'épicerie d'un ami et qu'elle croquera à nouveau sur son chemin, par le biais de ses élèves.

Un peu à la manière du savoureux *Nikolski* de Nicolas Dickner, encensé par la critique et couronné de prix la saison dernière, *Hadassa* entremêle plusieurs destins, entrecroise les vies de personnages qui n'ont en apparence rien en commun mais sont appelés à se rencontrer.

La force de l'auteure ici consiste à pénétrer avec grâce dans l'univers de chacun. Sans trop en dire. Ou plutôt, en disant beaucoup avec peu de mots. On se tient avec elle sur le fil du rasoir, on observe. Son ouverture est contagieuse: on est curieux, on veut comprendre.

Et on veut savoir: que va-t-il se passer ensuite? Car parallèlement au récit d'Alice à la première personne, prend forme une autre narration, une autre histoire. Histoire d'amour impossible entre la jeune femme juive aperçue à l'épicerie... et un jeune Polonais fraîchement débarqué à Montréal, un pianiste de concert, qui gagne sa vie... comme épicier.

Les amis du jeune Polonais l'ont pourtant mis en garde: «Ces femmes-là ne s'intéressent pas à nous, pas plus à toi, c'est un univers fermé, tu ne pourras jamais avoir de contact avec elle. Ces juifs-là restent entre eux, ils se marient entre eux, ils veulent garder les traditions, ils gardent leur nom, leur argent [...]. Avant vingt ans, les filles sont mariées, avec des juifs, et puis c'est tout, il n'y a pas d'exception, il n'y a pas de mélange.» Et bien sûr, aucun divorce n'est envisageable.

À moins que... Suspens. Jeu périlleux de chassés-croisés marqués d'interdits, qui donnent lieu à des pages sublimes d'émotion contenue. En alternance, allers-retours dans la classe d'Alice, où peu à peu les liens entre elle et ses élèves se tissent, malgré les différences qui subsistent.

À l'heure où les juifs ont mauvaise presse, dans la foulée du conflit au Liban, *Hadassa* propose un regard éclairant, critique mais pas accusateur, sur une communauté qu'on connaît peu. On voit les choses de l'intérieur, à travers les yeux d'une intruse qui s'avoue impuissante à changer quoi que ce soit.

Au-delà du pur bonheur de lecture que nous offre Myriam Beaudoin, il y a ça. «Je jouissais d'une proximité avec une communauté pour tous inaccessible», fait remarquer l'héroïne du roman. Pourquoi ne pas en profiter?

En plus, *Hadassa* tombe à point dans le débat actuel sur l'immigration au Québec. Cela nous change des discussions sur la charia, le port du hijab ou du kirpan.

HADASSA

Myriam Beaudoin

Éditions Leméac

2006, Montréal, 200 pages

ENTREVUE

## L'impossible retour

L'écrivain serbe Vladimir Tasic invente une nouvelle histoire d'exil et de souvenirs égarés

CHRISTIAN DESMEULES

**N**é en 1965 à Novi Sad, en ex-Yougoslavie, seconde ville serbe en importance après Belgrade, la capitale, Vladimir Tasic s'est installé au Canada en 1988 pour y étudier les mathématiques. C'est donc dire que son départ, insiste-t-il, n'a rien d'un véritable exil, rien à voir avec tous ceux et toutes celles qui ont été forcés de quitter un pays ravagé par des années d'une guerre civile désastreuse. Tout au plus la guerre l'a-t-il empêché, précise-t-il, de retourner au pays, au risque d'y être enrôlé de force dans un conflit sanglant et insensé.

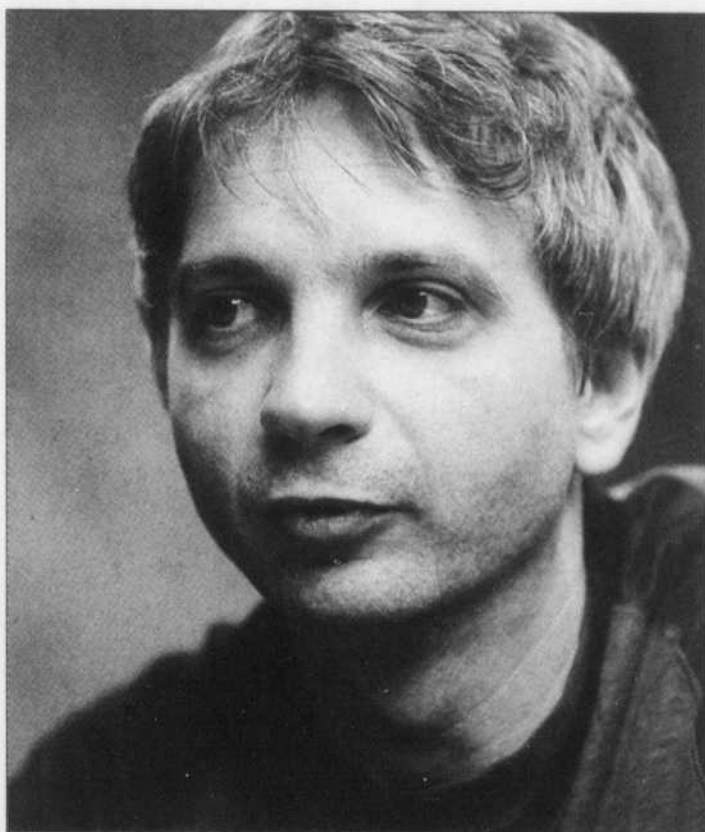
Il est aujourd'hui professeur de mathématiques à l'Université du Nouveau-Brunswick, spécialiste de l'histoire de sa discipline et de l'émergence de la pensée postmoderne en mathématiques. Mathématicien, érudit, écrivain, son premier roman, intitulé *Cadeau d'adieu* (2004, Les Allusifs), nous avait révélé une intelligence à la fois méticuleuse et sensible.

Dans ce magnifique petit roman (voir *Le Devoir*, 15 mai 2004), l'écrivain serbe nous raconte l'histoire d'un médecin exilé au Canada et qui recevait par la poste les cendres de son frère, étrangement disparu de Novi Sad depuis plusieurs années. On pouvait y faire la rencontre d'un écrivain brillant, éclectique et délicat, portant une attention particulière à la structure de l'œuvre, aux mouvements huilés et réglés comme des horloges, aux répliques calculées.

Son nouveau roman, *Pluie et papier*, paru un peu plus tôt aux Allusifs en début d'été, aborde une fois encore, et avec un certain brio, les thèmes de l'exil, des souvenirs égarés et de l'impossible retour.

**Une utopie créatrice et fraternelle**

*Pluie et papier* raconte le retour de trois exilés à Novi Sad, ville détruite par des années de guerre civile et les intenses bombardements des forces de l'OTAN durant le conflit au Kosovo. La ville a perdu ses ponts enjambant le Danube, et les travaux de reconstruction la font résonner nuit et jour, durant cet été torride, du rythme assourdissant des marteaux-pilons. Avec un



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Professeur de mathématiques à l'Université du Nouveau-Brunswick, Vladimir Tasic publie son deuxième roman, *Pluie et papier*.

couple demeuré sur place durant le conflit, ils formeront une petite bande autour d'un café underground appelé La Pharmacie, mettant ensemble leurs souvenirs, leurs sensations, leurs idées pour aboutir à un projet artistique et musical éclaté utilisant les rythmes sonores de la reconstruction urbaine.

Les chapitres du roman se succèdent selon une sorte de compte à rebours mélancolique, dans une tentative délibérée, explique l'écrivain, de repousser le plus possible le moment où la narratrice doit s'avouer l'inévitable issue de cette petite utopie créatrice et fraternelle. «Qui aurait pu croire que nous allions jamais nous rencontrer, nous parler, passer du temps ensemble, danser comme Clio et Terpsichore?», se demande-t-elle à la fin du roman. La magie a existé, elle a fait son temps, des ponts ont été construits entre les êtres. Quand même.

«À l'origine de ce roman, explique timidement en anglais

ment intéressante, dans la mesure où c'était une sorte de choc culturel inversé. Nous avons à peu près senti, ma femme et moi, ce que nous avions tous les deux connu à notre arrivée au Canada.» Mais dans ce cas particulier, insiste-t-il, le choc était en quelque sorte double, parce que dans ce genre de cas typique de «retour au pays», on croit connaître ou reconnaître ce que l'on voit, tandis que les gens changent. Autant ceux qui sont restés que celui qui est parti. «Et immédiatement, ajoute-t-il, lorsqu'on vit une pareille situation comme écrivain, on cherche à utiliser ce genre de matériau, ce genre d'émotions très particulières.» Ainsi, c'est d'abord de ce sentiment de confusion et de densité de la mémoire qu'est né *Pluie et papier*.

**Digression et érudition**

«Le seul problème qui me restait à résoudre, poursuit-il, c'était de formuler cette forte impression d'égarement. Je savais aussi que ça devait passer par les idées du sociologue marxiste français Henri Lefebvre, dont j'avais lu quelques années auparavant un livre consacré aux espaces publics. Il était pour moi très clair que les personnages du roman étaient à la recherche de ce genre d'espaces pour eux-mêmes. Et comme on peut le voir dans le roman, c'est une quête plutôt épuisante...»

Dans *Pluie et papier*, c'est au moyen d'une érudition large — et non pas forcément livresque — que Vladimir Tasic parvient à nous le faire ressentir, en offrant à ses lecteurs d'innombrables dérivés littéraires et souvent fascinantes sur la musique électronique, le cannabis, Marie-Antoine

Carême — célèbre pâtissier français —, le cinéma expérimental, la typologie de la pluie au Japon ou le situationnisme. «Avec ce roman, raconte-t-il, je voulais me laisser aller complètement. C'est un plaisir immense, pour un écrivain aussi curieux que moi, que d'aller là où bon lui semble. J'ai tout de même eu un peu peur de causer des difficultés au lecteur...» Or ce caractère éclaté du roman, collage multiforme et fascinant, explique bien Vladimir Tasic, permet d'abord de transmettre au lecteur cette formidable impression d'égarement qui habite la narratrice au cours de cet été dans un pays où elle ne reconnaît plus rien et où personne, pour ainsi dire, ne la reconnaît vraiment non plus.

Ainsi, à la faveur d'une petite histoire de la musique électronique (ce que les anglophones appellent un «crash course»), tout un chapitre est consacré au récit de l'invention du Termenvox (ou thérémine), l'un des plus anciens instruments de musique électronique, par le Russe Léon Sergéievitch Termen en 1920. Une fascinante histoire d'espionnage, de KGB, d'électricité et de passion pour la musique. Composé d'un boîtier électronique équipé de deux antennes, le thé-

rémine produit de la musique sans aucun contact physique de l'instrumentiste, les mains bougeant «simplement» au-dessus de l'instrument, l'une contrôlant le volume et l'autre, la hauteur de la note. Comme de nombreux compositeurs, musiciens, danseurs et savants, raconte Tasic dans le roman, Albert Einstein venait parfois en jouer dans la grande maison que louait Termen à New York.

*Pluie et papier*, au grand étonnement de son auteur, a connu un véritable succès en Serbie, modestes pays de neuf millions d'habitants. Surtout grâce à la récolte de deux des plus importants prix littéraires de Serbie-et-Monténégro, en 2004, cette œuvre exigeante a rencontré de nombreux lecteurs. Une œuvre forte, à découvrir pour les amateurs de romans déroutants, on l'aura compris, et de voyages sans destinations.

Collaborateur du Devoir

PLUIE ET PAPIER

Vladimir Tasic  
Traduit du serbe  
par Gabriel Jaculli et Gojko Lukic  
Les Allusifs  
Montréal, 2006, 294 pages

Romanichels

XYZ

**Adrien Thério**  
**Ceux du Chemin-Taché**  
Contes  
Rivalités, mesquineries, violences et rapines: portrait du petit monde rural d'autrefois.  
176 p. • 24 \$

XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: (514) 525-21-70 • Télécopieur: (514) 525-75-37  
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

**Edward I. Bailey**  
**La religion implicite**

Traduction, présentation et notes de Guy Ménard



144 pages, 12 dollars

«petite collection Liber»

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)  
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

# LITTÉRATURE

## Entre voisins



Louis Hamelin

J'ai souvent pensé à la guerre qui faisait rage entre Tsahal et le Hezbollah pendant que, lisant *Le Cœur de l'hiver* de Dominic Cooper au chic Bifteck en fin d'après-midi, je faisais des petits champignons atomiques avec la salière dans mon «bock» de Coor's Light. D'une part, il y avait la vérité qui marchait au pas, et qu'on n'ose pas toujours appeler propagande quand elle émane de journalistes sérieux et de chroniqueurs autorisés. La vérité, comme dans toutes les guerres, est la première à tomber au combat.

Bilan de la journée du samedi 12 août: 24 militaires israéliens tués et 38 civils libanais, dont une femme et trois enfants. Mais on continuait de prétendre à pleines pages que le Hezbollah, en tant que méchant mouvement terroriste, ciblait systématiquement les civils israéliens alors que les pertes libanaises, vous répétez mécaniquement tout bon représentant de la communauté juive nord-américaine, sont constituées en totalité de boucliers humains sacrifiés sur l'autel de la Lutte contre le Terrorisme.

Guerre de mots, avec ses actes de courage individuels (le texte d'opinion de Robert Bernier dans *Le Devoir* du 10 août, celui de Biz...), ses bannières colorées (le monsieur qui faisait de l'État juif, dans les pages du *Devoir*, le rempart avancé de l'Occident monothéiste et des valeurs de la chrétienté; les Allemands disaient la même chose en lançant leur croisade contre la Russie bolchévique) et ses nombreuses lâchetés. A peu près au même moment, je suis tombé sur la copie d'une lettre que m'avait fait parvenir un monsieur Gilbert Boulanger de Sherbrooke, ex-mitrailleur dans l'escadron des Alouettes, à la suite d'une chro-

nique ayant porté sur la question des crimes de guerre alliés et du ciblage des populations civiles à Dresde et ailleurs. «[...] mes petits-enfants et mes arrière-petits-enfants devront attendre les historiens des générations futures pour savoir si nous étions des terroristes ou des sauveurs.»

La guerre est un phénomène qui gagne à être observé à distance, par-dessus les époques et les générations. Soixante ans, ce n'est vraiment rien, parlez-en à Günter Grass, Prix Nobel de littérature... Cette distance par rapport à l'immédiateté quotidienne du massacre, à l'effet CNN, on la trouve, entre autres, dans la littérature justement. Et j'affirme que *Le Cœur de l'hiver*, ce roman d'une sérénité et insoutenable cruauté, même situé aux antipodes de la Terre sainte, le long d'une côte désolée d'un Nord mythique noyé de brouillard, brûle d'une très ancienne vérité biblique et me parle de l'actualité des armes mieux que ne saurait le faire, avec la meilleure volonté du monde, le dernier envoyé de Radio-Canada.

Au fait: le jour où tous les écrivains pratiqueront l'autofiction, comment ferons-nous pour parler de l'incroyable réalité de la guerre? Engagez-vous, qu'ils disaient... Dans ses fameuses *Leçons américaines*, Italo Calvino, bien loin de Narcisse, préférerait voir dans le combat de l'écrivain une reprise de celui de Persée contre Méduse. La réalité du monde, comme le regard du monstre, nous paralyse. Nous ne pouvons l'affronter que réfléchi, image inversée, à la fois semblable et différente. Et dans l'impitoyable histoire que nous raconte l'Écossais Cooper une fois percé l'antique miroir-bouclier, c'est le sanglant affrontement d'Abel et de Caïn que nous lisons. Oui, vraiment, Israël n'est pas si loin.

Croyons-nous vraiment que ces 60 années de catastrophes, d'atrocités et de malheurs humains accumulés sur un petit bout de terre qui tient plusieurs fois dans le Labrador soient causées par... quoi au juste? Une résolution de l'ONU? Dominic Cooper, du haut de la falaise sauvage et tourmentée où, levant son miroir perséen, il tourne le dos

au monde, nous montre la réalité qui tue. Il y a d'abord un homme, un homme seul, vivant sur une terre qui, pour ingrate qu'elle puisse paraître, est un paradis. Arrive un autre homme. Une femme avec lui. Ils doivent leur subsistance, leur survie à la même ressource que le premier. Pêcheurs de homards, ils sont. Il suffit que l'un soit moins chanceux que l'autre pour que naisse un jour le ferment du conflit, l'escalade des gestes, puis l'irréparable, le goût du sang, la vengeance. Ce thème banal de la chicane de voisins (qui n'en a pas connue? Cet été, j'ai fait écho, dans ces pages, à une nouvelle de T. C. Boyle dans laquelle 95 % de la population mondiale, frappée par un virus, disparaît du jour au lendemain. Logée plutôt grandement, une poignée de survivants occupe les immenses propriétés de Santa Barbara... Que voit-on se produire? Une chicane entre voisins!), ce thème, donc, Cooper lui a confié, je le répète, une dimension sanglante proprement biblique. Laissons dégoiser les diplomates et regardons, avec lui, la réalité, non pas en face, mais là-bas, au fond du miroir qu'il nous tend. Deux hommes partagent un même territoire, veulent la même chose, convoitent les mêmes homards, la même femme. Ou les mêmes lieux saints, les mêmes déserts à fleurir. Se pourrait-il que l'affrontement soit inéluctable, inscrit dans l'ordre même des choses? Avant de répondre oui à une telle question, il faut encore, là-haut, au bord de cette falaise, faire un pas, et accepter l'existence d'un problème superbement ignoré des actualités internationales, mais pas de George W. Bush, ni du Hezbollah, un problème réduit par ces derniers à une coquille vide brandie en étendard, mais que la littérature, elle, ose encore parfois affronter: le Mal.

**La guerre est un phénomène qui gagne à être observé à distance, par-dessus les époques et les générations**

Richesse et générosité

La version originale du livre a paru en 1975. On ne rencontre plus souvent, aujourd'hui, une telle richesse d'écriture, une générosité si attentive, une force lyrique aussi élémentaire et sauvage

pour décrire le mariage du paysage et de la folie. Le parallèle esquissé plus haut avec les derniers essais de joujou effectués par Israël ne se voulait nullement réducteur. Car on a affaire à un très fort livre, prophétique à plus d'un titre, un ouvrage qui, tout en célébrant la vieille symbiose de l'homme et de son environnement primitif, annonce la fin du monde rural. Sphaignes, blizzards, cages à homard: la vieille affinité des Écossais avec notre Nouveau Monde, qui valut à tant de postes de traite retirés d'être dirigés par des hommes de race silencieuse moulés dans la solitude même, rendra au lecteur québécois le décor étrangement familier. C'est le Giono du *Chant du monde* qui est ici à l'œuvre, déraciné de ses tournesols et de ses oliviers et exilé sur une terre qui ne sait pas la douceur, qui connaît l'intempérie et la seule chaleur des animaux. C'est Blanc-Sablons, Cap-aux-Os, La Romaine. Pourquoi, bon Dieu, des gens vivent-ils encore là? Parce qu'ils y sont nés. Ainsi va Aladair, l'Adam bon jusqu'à preuve du contraire... enraciné sur son bout de côte rocheuse comme un cèdre. «[...] la chaleur de ses sentiments envers les animaux et la campagne de Craggaig, leur proximité étaient telles que de temps en temps les plus profondes régions de son âme exploisaient d'une passion tranquille.» N'est-ce pas qu'il est condamné à disparaître? A céder ce bout de terre et son âme au véritable agent des temps modernes qu'est le touriste? La fin de ce livre est dévastatrice, sa cruauté incroyable semble tellement aller de soi, scandaleuse et naturelle, comme ces images qui ont défilé tout l'été à la télé. Celle d'un troupeau de chèvres dévasté par un obus, véritable *Guernica* carnivore, m'a ramené à Craggaig, à Aladair changé en pierre, comme si Méduse avait gagné.

Collaborateur du Devoir

LE CŒUR DE L'HIVER

Dominic Cooper  
Traduit de l'anglais par Bernard Hoepffner,  
avec la collaboration de Catherine Goffaux  
Métaillé  
Paris, 2006, 187 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

## Accompagnement des eaux

### Voix de femmes, voies du désir et de la tendresse

HUGUES CORRIVEAU

On connaît l'important bulletin informatif que produit Sisyphus à propos de tout ce qui entoure les événements touchant au féminisme ou aux écrits et actions des femmes. Voici que les Éditions du même nom nous proposent un recueil de poésie d'une des éditrices, *Ta Plénitude et la Limite*, d'Élaine Audet.

Voix ambrée qui parle le féminin au plus près, dans une sensualité matérielle qui fait appel aux sens, touchant le pourtour des choses comme des signes de vie. Cette «langue tumultueuse s'accorde avec le corps» afin que «la chair libère d'un coup tous ses oisiveaux». Éléine Audet parle ainsi dans la «vibrance», dans ce qui d'elle et de l'autre sait inscrire le désir: «Je garderai sur les lèvres / Un goût de rosée et de citron / La palpitation éclose dans ma main [...] Dans l'acuité nue de l'instant / Alors tu me donnerais en fin mon vrai nom.»

Cette recherche du geste qui s'accorde au corps de l'aimée, elle en avoue l'urgence en toute simplicité: «J'ai le désir de ton désir à nul autre pareil», car, là, «de vertigineuses funambules / jour après jour / jouent leur vie». Et jamais n'est exclue l'angoisse de la perte, de la fin ou de la mort.

L'instabilité des sentiments comme des présences est prise en compte avec l'exactitude de qui sait regarder les faiblesses comme les doutes au cœur de cet éphémère passage qu'est la vie. Il faut donc se faire phénix «pour renaître de tout et de rien / de cette mort advenue / Pour que la vie jamais ne meure». En effet, dehors il y a la guerre, dans les écrans les massacres, contre lesquels il faut une parole forte de vivante, et se rappeler que «Toute femme porte dans sa main offerte / Une ligne de vie intacte autour de la mort».

À l'instant, le sourire

Un sourire d'enfant aussi peut ressusciter la joie, produire une parole souple et d'une tendresse inattendue. C'est ce qui suscite l'émergence d'une langue guillerette et souvent drôle chez Katherine Caron dans *Cette heure n'est pas seule*. De prime abord, on pourrait croire à une certaine naïveté toute gentille chez cette auteure qui s'est fait connaître avec un premier livre remarqué au Boreal, *Vous devez être heureuse*.

Sa poésie est teintée d'une réelle candeur devant l'émergence d'une scène anodine, sorte d'équilibre entre un regard ingénu et une méditation d'une grande sa-

gesse, presque orientale: «Un caillou plonge / Délivré / L'eau coule vers la mer / Et nous ne tombons pas», ou encore: «Une coccinelle se noie / Je lui tends mon doigt / Elle monte / Je descends / Ensemble nous marchons / Elle dans ma main / Moi dans sa tristesse». On reste étonné de cette tranquille fascination devant le plus petit témoignage de fragilité.

Se révèle ici une sorte d'incandescence sous-jacente, une sorte d'appel à la survie qui rejaillit dans l'instant du drame de voir. Une femme vit et voit, elle est à la campagne au milieu des insectes et des fleurs, une poète survient alors et dit ce qui émerveille et tremble. La femme-poète raconte les histoires de ce qui fousse, de ce qui passe, de ce à quoi donne à penser l'instant du soleil sur le mouve-

ment ombré du jardin. Et le temps passe, et l'hiver vient: «Le bruit est maintenant par terre / Il n'en finit plus de rouler / Les feuilles glissent sur le chemin / Les branches se taisent / Les herbes sèches et blondes / Ont le crépitemment du grésil / Le vent n'a plus de ciel.»

Alors, dans la maison, la mère, pendant que l'enfant dort, se retrouve et écoute: «Quand on mange seule / Il faut se tenir droite / Car la tête risque de se déverser / À gauche ou à droite / Il faut la tenir au milieu du monde / Entre le carton de lait et la fenêtre.» Oh! cette angoisse qui sourd, qui vient toujours, malgré les petits bonheurs du jour. La poète la connaît et l'assume: «Après neuf mois de doux flottements / Le petit garçon est né et m'a laissée seule / Avec ce bout de mort coincé sous le cœur.» Et devant guettent les absences, les départs, le vieillissement: «Un adulte, c'est seulement un enfant laissé seul devant la mort.» Ce beau recueil, fort bien construit, parle juste, et tout bas, de ce qui se trame derrière les heures.

Collaborateur du Devoir

LA PLÉNITUDE ET LA LIMITE

Éléine Audet  
Les Éditions Sisyphus,  
coll. «Poésie»  
Montréal, 2006, 80 pages

CETTE HEURE N'EST PAS SEULE

Katherine Caron  
Avec des photographies  
de Christiane Desjardins  
Les Éditions du Noroît,  
coll. «Initiale»  
Montréal, 2006, 96 pages

LA PETITE CHRONIQUE

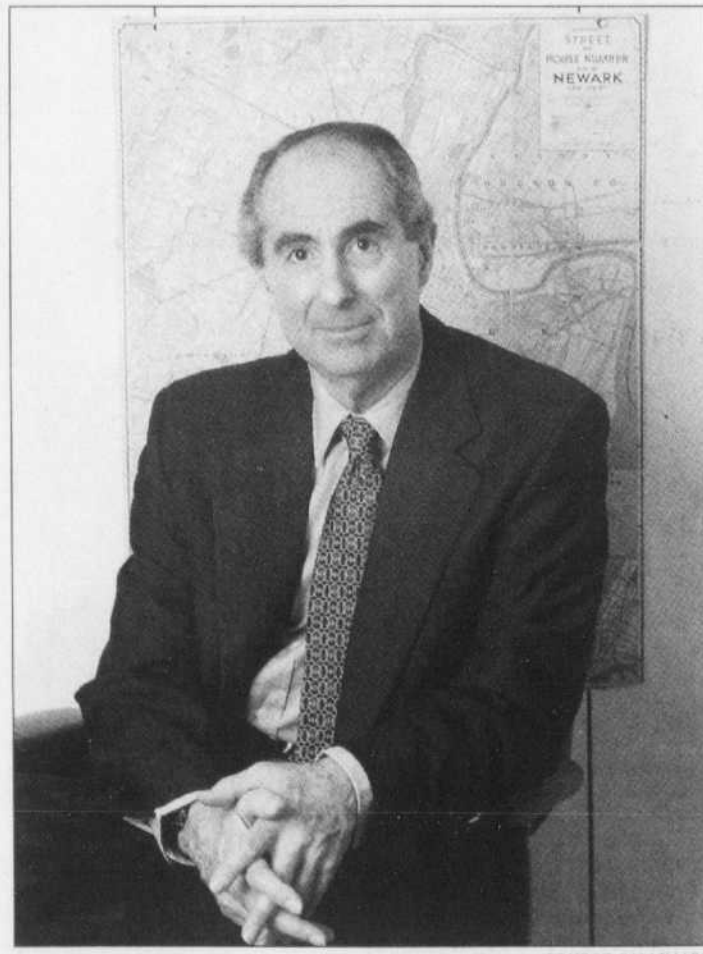
## Humaine, la condition

Gilles Archambault

Le thème de la fascination que peut exercer la beauté chez un homme vieillissant n'a rien de nouveau. Ce qui n'empêche en rien son actualité. La télévision nous présente régulièrement le chef-d'œuvre de Visconti, *Mort à Venise*, d'après Thomas Mann. À la différence de Gustav Aschenbach sous l'emprise de la révélation que lui apporte la découverte de la beauté d'un corps d'éphèbe opposé à la création à laquelle il a consacré toute sa vie, David Kepesh succombe dans sa jeune soixantaine aux charmes d'une jeune Cubaine.

Lui qui jusqu'à ce moment a profité de son poste d'universitaire pour multiplier les aventures plus ou moins durables avec ses étudiantes tombe amoureux d'une femme de 24 ans au corps parfait. Les seins de Consuela Castillo surtout le captivent. Le vieil esthète qu'il est en perd ses billes. Il devient jaloux, veut savoir avec qui la belle a couché, s'inquiète du nombre d'amants qu'elle a pu avoir. Bref, il est angoissé, à mille lieues du bonheur. N'était la présence occasionnelle d'une autre amie, mi-quarantaine raisonnable, sa torture n'aurait point de cesse.

De Consuela nous saurons peu de choses. Pour tout dire, elle paraît un peu gourde, plus soucieuse de son corps que de tout le reste. Après une séparation de plusieurs années, elle réapparaît dans sa vie. La raison de cette résurrection? La belle a un cancer du sein. Le sort s'acharne donc sur ce point de son anatomie qui symbolisait la



SOURCE GALLIMARD

Philip Roth

sacralisation qu'en avait faite le professeur devenu septuagénaire.

La quatrième de couverture de *La bête qui meurt* de Philip Roth résume bien ce qu'est le roman. Il s'agit vraiment d'un «précis amoureux, d'une radiographie de notre

temps et d'une méditation sur la condition humaine».

Ajoutons que le précis amoureux en question est décrit avec une netteté à toute épreuve. Le héros n'a rien de vraiment sympathique. Joueur invétéré, il

ne se pose à aucun moment la question de savoir s'il n'abuse pas de sa position de professeur et de relative vedette médiatique pour en imposer à de jeunes femmes délurées ou non. De même se conduit-il en goujat envers son fils, qu'il ridiculise volontiers et dont les tourments amoureux ne trouvent en lui aucun désir de compassion.

C'est donc dans la description minutieuse et convaincante d'une passion d'un certain genre que l'on reconnaît la maestria du romancier. D'un personnage presque insignifiant, amateur éclairé de musique et de peinture, mais peu touché au fond par ce qui rend l'art si essentiel, il dessine avec brio un portrait saisissant.

En réalité, son David Kepesh devient moins convaincant lorsque dans les dernières pages il est visité par la compassion. Pour que le lecteur croie vraiment à cette rédemption, il aurait fallu que l'auteur nous décrive un personnage plus enclin au doute. De même Roth est-il plus habile à peindre le monde des petits-bourgeois de Manhattan que la réalité cubaine, dont la description porte le sceau d'une vision plus yankee que nature.

Que ce roman soit réussi, il n'en faut point douter. Ni s'en étonner. L'auteur de *La Tache* et de *La Pastorelle américaine* ne nous a pas habitués à autre chose.

Collaborateur du Devoir

LA BÊTE QUI MEURT

Philip Roth  
Gallimard, coll. «Folio»  
Paris, 2006, 216 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Roman et confidences

GUYLAINE MASSOUTRE

Loin de ses sujets américains de prédilection, loin aussi de ses récits autobiographiques, *Franz et Clara*, du romancier et scénariste Philippe Labro, doit pourtant à son illustre mentor, Ernest Hemingway, la sobriété du style qui fait sa renommée. On est au pied des Alpes, devant le lac de Lucerne. Une femme et un adolescent, âgé de douze ans, sont assis sur un banc. Ils se parlent, une première fois, puis ils se rencontrent à plusieurs reprises.

Ce bref roman d'amour, très cinématographique, bien cadré, laisse passer le paysage des âmes sous une intrigue sobre, nette et suggestive. Curieusement, dans un roman où les dialogues occupent une large part, les personnages sont incapables de communiquer. Quand l'un pose une question, l'autre ne sait répondre. Sans doute parce qu'il s'agit de l'essentiel: qu'est-ce

qu'une vie? qu'est-ce qu'aimer?

L'écriture tient dans cet échange d'une grande fraîcheur, et même un peu boiteux, inégalité inopérante aux circonstances d'une passion. Un rire, un geste, une attitude involontaires dévoilent l'éclosion de l'amour, et rien n'est dit de ce qui le rend si inévitable. La fluidité de Labro, sa transparence, laisse une grande place à l'imagination. En retenant les explications — les personnages refusent explicitement toute abstraction —, il leur confère une fragilité et une aisance avec la vie qui les tient loin de toute véhémence.

Clarté

La mort, omniprésente à l'arrière-plan, agit en partenaire invisible. La traîtresse substitue au bonheur «le vide, le temps, l'infini», ces défaillances, ces conditions d'infirmité. Mais, plus percutant, imprévisible et presque inénarrable, le conte romanesque tient la violence ordinaire, celle

qui défait l'amour, dans l'ordre des épreuves que quelque magie, dès que consentie, peut désamorcer. La mort elle-même s'annihile alors dans la force d'aimer. Ne croit-on pas rêver? Plusieurs personnages secondaires traversent l'intimité de la relation entre Franz et Clara, que le temps romanesque finit par inscrire.

L'art de Labro dans *Franz et Clara*, quand on le compare avec celui de son récit *Tomber 7 fois, se relever 8* (2003), témoignage émouvant sur sa dépression, est toujours le même acte de vie, quoique relevant cette fois-ci du versant lumineux de l'imaginaire. Il vient d'une certitude: raconter n'est pas tout dire, mais plutôt éclairer le mystère d'une solitude rompue. Les grandes douleurs n'ont pas de mots; les passions non plus. Entre les deux, car elles se correspondent, la caresse des mots est un état de grâce.

Chez Labro, qui vient de célé-

brer ses 70 ans, tous les arts convergent au même but: échapper à la fatalité. La musique y est évoquée avec finesse, mais l'amour est de loin celui des arts qui requiert le plus habile doigté. À le lire, on sent la méticulosité à éviter les formules, les fausses autorités, les émotions cuirassées. La sensation de vivre, si fragile, c'est avant tout dans la confiance qu'elle se retrouve et s'installe. À cet élan d'émotion s'ajoutent les thèmes de prédilection du romancier: importance de l'Amérique, vertus des jeux de langue (entre le français et l'anglais), hommage à l'enfance et à la beauté. Dédié à «Françoise», sa femme, ce roman porte un fidèle label d'authenticité.

Collaboratrice du Devoir

FRANZ ET CLARA

Philippe Labro  
Albin Michel  
Paris, 2006, 190 pages

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## La révolution scolaire selon Jean Forest



Louis Cornéliier

**A** lors que les pleureuses, à la faveur du décès du frère Untel, reprennent leur rengain, argumentée à coups d'anecdotes insignifiantes, sur la dégradation du français au Québec, le professeur Jean Forest donne plutôt un coup de pied dans la fourmière et prend tout ce beau monde à rebours. Les jeunes Québécois — et les vieux aussi, d'ailleurs — maîtrisent mal le français écrit? Mais c'est la faute de la langue française elle-même, dont le code écrit regorge d'aberrations lexicales, orthographiques et grammaticales! Des cancracs, ces étudiants universitaires qui peinent à écrire sans fautes? «Non, des victimes», s'exclame le professeur de langue et de littérature dans ce *Pamphlet pour les décrocheurs*, puissamment provocateur et plutôt carré.

«Pourquoi donc les décrocheurs décrochent-ils? demande de la polémiste. Mais à cause des leçons de français et de mathématiques, cela tombe sous le sens!» Deux éléments sont particulièrement dans sa mire: les incohérences du français écrit, notamment l'accord du participe passé avec l'auxiliaire avoir, cette «invention satanique par excellence, la certitude d'années d'efforts stériles, l'assurance de l'erreur, de la honte, du sentiment d'impuissance et du complexe de culpabilité garanti juré craché toute la vie durant» et qui serait «à lui seul responsable de la moitié des décrochages», et le calcul différentiel et intégral, inutile pour à peu près tout le monde. La révolution scolaire proposée par Forest relativiserait l'importance de ce qu'il qualifie d'absurde et de stupide.

A quoi l'école devrait-elle servir, demande-t-il? À

transmettre le goût de la culture. Et qu'est-ce que la culture? Non pas les connaissances, mais une rencontre, sur le plan horizontal, celui de l'espace, avec «ce que les autres pensent et font, qui ne correspond pas avec ce que l'on pense et fait soi-même», et, sur le plan vertical, celui du temps, avec «ce que les autres ont pensé et ont fait autrement et que peut-être aurions-nous avantage à copier». L'objectif ultime de la culture, ajoute Forest, «est de critiquer ce qui pour nous spontanément va de soi». Et que fait l'école? Elle tourne le dos à cet objectif en faisant plancher écoliers, élèves et étudiants sur des «futilités aberrantes» qui entretiennent une idéologie sélective et élitiste. La France, écrit Forest, a aboli le privilège de classe en 1789, mais «le vocabulaire, l'orthographe et la grammaire remplacèrent alors le sang bleu».

### Contre le par cœur

Sur son élan, et faisant flèche de tout bois, le polémiste établit un parallèle entre l'enseignement actuel du français et des mathématiques et l'enseignement du latin et du grec dans les années précédant la Révolution tranquille: «Le latin et le grec, indispensables pour entrer en médecine vétérinaire, sans doute pour parler aux vaches à la mode de Cicéron ou de Démosthène! Meuh...»

Pour lui, ces enseignements, comme l'abus d'anatomie en médecine et la mémorisation du Code civil en droit, présentent tous le même défaut: «Apprendre par cœur n'est pas réfléchir et moins encore innover, condition essentielle pour que s'accomplisse quelque progrès que ce soit, et je ne vois pas comment dans le cadre de l'enseignement du français on peut actuellement tirer son épingle du jeu autrement qu'en en mémorisant docilement les innombrables graphies aberrantes, règles et exceptions!» D'où, d'ailleurs, son éloge de la faculté de médecine de l'Université de Sherbrooke, qui aurait supprimé les salles de classe, les cours d'anatomie et la salle de dissection avec succès, et son parti pris en faveur de l'utilisation systématique des correcteurs informatiques et des calculatrices. «Ne vaudrait-il pas mieux, suggère-t-il, quand on sait ce qui attend nos futurs médecins, trouver le moyen d'identifier ceux qui sont poussés vers ce dur métier

par le désir indispensable de soigner les malades et non par l'excellence en mathématiques?»

En ce qui concerne l'enseignement du français, sujet principal de ce pamphlet, Forest prétend que l'école québécoise met la charrue devant les bœufs en insistant sur l'écriture plutôt que sur la lecture, qui «vient forcément en premier lieu» dans une saine démarche pédagogique. Aussi, il propose de «créer un enseignement ni aristocratique ni populiste, mais démocratique au sens où son rôle serait de mettre la culture au cœur de l'éducation, de telle sorte que les décrocheurs ne ressentent plus la nausée que les fait fuir et que les aspirants médecins ne perdent plus leur temps en classe avec la peur au ventre de ne pas décrocher le tout petit point supplémentaire sans lequel les portes de la faculté de leur choix demeureront hermétiquement fermées».

### Des contradictions

Séduisante, cette proposition perd de son charme quand le polémiste la décline en détail. Ainsi, selon lui, il s'agirait d'apprendre à écrire à tout le monde, mais en réservant un apprentissage qui va au-delà des rudiments aux 25 % que cela intéresse et qui «auront un jour à gagner leur pain en écrivant». Est-il vraiment démocratique, cet enseignement de type utilitariste qui pratique une ségrégation dès le primaire? «Il faut rigoureusement séparer les forts des faibles en français comme en mathématiques et ne jamais exiger de ces derniers davantage que le minimum», écrit Forest. Mais qui sont, la plupart du temps, les faibles, sinon ceux qui subissent déjà une injustice socioéconomique? Et l'école devrait avaliser et reproduire cela, même à l'étape de la formation obligatoire? Parle-t-on, ici, de révolution ou de contre-révolution?

Forest, d'ailleurs, n'en est pas à une contradiction près. Ainsi, il se moque d'abord de l'enseignement du latin et du grec pour mieux le réhabiliter, ensuite, pour les «intéressés». Il dénonce le fait que l'école est «devenue le lieu où ne pas traumatiser les enfants en les mettant à l'abri de ce qu'ils ne connaissent pas» et affirme

plus loin qu'il ne faut pas pénaliser les enfants pour leurs maladroites en français parce que «le châtiment [engendre] la haine de l'apprentissage, le dégoût de l'écrit et un complexe de culpabilité permanents». Il suggère de faire lire Yves Thériault, «son intention ayant été de parler leur langue aux Québécois», mais le vaste programme de lecture qu'il propose est systématiquement français et étranger pour le reste. La faute du genre pamphlétaire? S'il permet les outrances robotiques, le pamphlet, comme tout discours d'idée, ne saurait s'accommoder des incohérences et de l'argumentation relâchée.

Forest, donc, a raison de dire que l'école actuelle remplit parfois mal sa mission culturelle en négligeant la pédagogie par la lecture au profit d'une pédagogie qui n'est même pas à la hauteur de l'utilitarisme qu'elle professe. Son pamphlet, à cet égard, brasse bellement la cage. Les solutions concrètes qu'il avance, cependant, confondent révolution démocratique et fatalisme cynique, et finissent par être réactionnaires au nom du progressisme.

[louiscornellier@parroinfo.net](mailto:louiscornellier@parroinfo.net)

### PAMPHLET POUR LES DÉCROCHEURS

Jean Forest  
Triptyque  
Montréal, 2006, 96 pages

Notons que notre chroniqueur Louis Cornéliier, qui est professeur au Cégep de Joliette, fait paraître cet automne, aux Éditions Nota bene, une *Lettre à mes collègues sur l'enseignement de la littérature et de la philosophie au collégial*, dans laquelle il en appelle à un renouveau dans l'enseignement de ces matières. L'ouvrage contient les répliques de quatre contradicteurs — les philosophes Marc Chabot et Michel Morin, de même que les littéraires Monique Larue et Jean Pierre Girard — qui ont répondu à l'invitation au débat de Cornéliier. (NDLR)

## Pour le français, langue fédératrice

GUYLAINE MASSOUTRE

**A** quoi servent les langues? Peut-on en changer en y transportant son identité? Le célèbre linguiste Claude Hagège observe les transformations linguistiques du monde et favorise les prises de responsabilité qui incombent au citoyen comme aux décideurs. Avantages et inconvénients, donc, de parler français: l'essai, aussi sérieux que grand public, s'intitule *Combat pour le français. Au nom de la diversité des langues et des cultures*.

Cent soixante-quinze millions de francophones sont répartis dans le monde; le français est parlé sur tous les continents. Mais s'il a rayonné, on le sait, l'anglais le bat sur ce terrain, transporté par la puissance commerciale et économique d'un géant agressif et inventif en matière de propagation de son modèle.

La culture mondiale que Hagège examine sous divers angles, y compris sous celui des emprunts normaux, constitutifs à la vie des langues, est aujourd'hui irriguée par l'anglais, qui ne menace réellement que les langues minoritaires. Qu'en sera-t-il demain? Un internaute sur sept, en 2005, était sinophone; le russe progresse beaucoup.

### Langues nationales et plurilinguisme

Le cas de l'Europe est particulier, avec ses vingt langues depuis 2004. La politique atlantiste de la Grande-Bretagne fait douter certains de la vocation européenne de l'anglais. Néanmoins, le monde des affaires, y compris en France, comme tous ceux qui, de par le monde, croient aux vertus de l'anglais pour accroître leurs richesses, choisit de plus en plus l'anglais comme mode unique d'expression. Entendez: sans traduction. Jusqu'aux curriculum vitæ que la banque Paribas exige en anglais seulement.

Le combat du Québec, dans ce contexte, Hagège le rappelle, semble bien courageux. La partie du français est pourtant loin d'être perdue, car bien des faits contredisent l'idée que l'anglais est une langue facile et que les 900 mots diffusés commodément par les États-Unis pour les affaires suffisent à exprimer ses besoins, ses découvertes, ses innovations, ses négociations, son savoir, sa culture. Hagège compte les points gagnés et perdus par les tenants du français ou de l'anglais comme langue internationale dans l'Hexagone. Il rappelle, exemple à l'appui, qu'un natif des langues romanes ne peut pas penser naturellement dans la logique agglomérante de sa concurrente. Que ses voyelles diphtonguées lui seront toujours difficiles à prononcer.

**Le feuilletage des langues**  
Snoobisme? Position de force que la soumission et l'imitation reflètent, l'hostilité néolibérale à la diversité linguistique menace d'asphyxier

notre monde et de le rendre terne. L'Union européenne réduira-t-elle les langues nationales à un usage privé? La langue n'est pas un simple outil de communication, ni un idiole caractérisé par la neutralité. Et l'isolement actuel des États-Unis, malgré la diffusion d'Internet, peut renverser les courants de pensée qui, de la Russie à la Chine, s'inspirent en anglais.

Puis, il y a bien d'autres langues qui entourent ces rivales. On en compte entre 6000 et 7000, écrit Dominique Wolton, directeur de recherches au CNRS, dans *Demain la francophonie*. Cinquante pour cent sont en danger de disparition, et entre 20 et 30 langues meurent chaque année.

Wolton recense les médias, les enseignements, les instituts, les associations francophones qui gardent un potentiel dynamique pour faire rayonner le français. Il pense et écrit en amoureux éclairé de cette langue, disséminée et colorée comme on le sait. Mais les arguments d'Hagège, moins valorisants par l'idéologie, exposent plus crûment les choix qui s'imposent, les risques et les croyances en présence.

Il faut lire *Espéranto, désespéranto. La francophonie sans les Français* de la journaliste et écrivaine d'origine vietnamienne Anna Moï. Des six langues qu'elle connaît, dont trois asiatiques, elle dit le plaisir et les difficultés. Loin de Babel et de toute glossolalie, sa pratique richissime de la langue française honore notre langue et la sienne de son plein rayonnement poétique, expressif, précis.

Aucune langue n'est parfaite, explique-t-elle, quand il s'agit d'écrire l'indicible expérience humaine. La littérature, ou les langues se polissent, n'est pas un club fermé; la francophonie est une nécessité: elle existe distinctement des questions de territoire et des divers élitismes. En effet, cet essai fait la preuve des nuances irréductibles — «une réalité jubilatoire, généreuse, vivante», écrit Moï — quand ses écrivains en dissèquent la mémoire et en révèlent les plis.

Collaboratrice du *Devoir*

**COMBAT POUR LE FRANÇAIS**  
AU NOM DE LA DIVERSITÉ DES LANGUES ET DES CULTURES  
Claude Hagège  
Odile Jacob  
Paris, 2006, 249 pages

**DEMAIN LA FRANCOPHONIE**  
Dominique Wolton  
Flammarion  
Paris, 2006, 196 pages

**ESPÉRANTO, DÉSPÉRANTO**  
LA FRANCOPHONIE SANS LE FRANÇAIS  
Gallimard  
Paris, 2006, 67 pages

## Thomas Mann, l'Allemand universel

MICHEL LAPIERRE

**L**a controverse récente suscitée par le livre d'Emmanuel Faye *Heidegger. L'introduction du nazisme dans la philosophie* a des racines anciennes. Dès 1944, Thomas Mann écrivait au théologien Paul Tillich: «Heidegger — je n'ai jamais pu souffrir ce nazi par existence». En stigmatisant l'«effrayant jargon» de l'existentialiste à l'influence immense, Mann s'en prenait à tout un pan de la pensée occidentale.

Pour comprendre le sens de l'attaque lancée par le grand écrivain allemand, il n'y a rien de mieux que *Études: Goethe-Nietzsche, Joseph et ses frères*. Traduits par Philippe Jaccottet et publiés à Lausanne en 1949, ces textes de Mann réunis en un volume étaient depuis longtemps introuvables en français avant qu'on ne les réédite cette année chez Gallimard.

Le premier des textes fait de Goethe l'Allemand exemplaire qui a su s'éloigner de sa terre natale sans la renier pour puiser dans la civilisation méditerranéenne et devenir ainsi un Européen total. Tout en croyant à l'avenir de la raison et à l'essor d'une culture encyclopédique, l'auteur prémonitrice des *Souffrances du jeune Werther* a pourtant défini, d'après Mann, les paradoxes féconds de l'irrationalisme allemand.

Dans sa lettre de 1944 à Tillich, l'admirateur de Goethe signale qu'à cause de philosophes comme Heidegger, un malheur s'est produit: «l'irrationalisme s'est abîmé dans le fascisme». Mann va jusqu'à penser que Nietzsche, ce maître de la contradiction auquel il consacre la deuxième de ses études, a été trahi

et popularisé par les néopaiens. «C'est non pas Nietzsche, écrit-il, qui a fait le fascisme, mais le fascisme qui a fait Nietzsche.»

Mann reproche à ce penseur d'avoir cru que dans le monde l'Intellect «dominait dangereusement» l'instinct, alors que c'était le contraire, comme le prouve à ses yeux la montée du nazisme. Selon lui, la seconde erreur de Nietzsche consistait à opposer la morale à la vie, tandis qu'en réalité «elles se supposent mutuellement» en se définissant l'une par l'autre.

Cela n'empêche pas Mann de considérer Nietzsche comme l'irremplaçable meneur allemand de l'insurrection nécessaire contre le rationalisme des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Sacrificielle, la proclamation nietzschéenne de la mort de Dieu n'effraie pas l'écrivain outre mesure. Par une de ces réflexions surprenantes dont il a le secret, Mann la commente ainsi: «La religion est vénération, vénération d'abord de ce mystère qu'est l'homme.»

C'est avec la même perspicacité qu'il décele dans la pensée de Goethe, ce chanteur de la raison païenne et triomphante, la nuance qui remet en cause les principes ambitieux. Le créateur de *Faust* rêvait d'une littérature mondiale, résultat du progrès intellectuel, mais il affirmait contre la sérénité de son système: «Toute souffrance a quelque chose de divin.»

En abordant dans la troisième de ses études, *Joseph et ses frères*, publiée entre 1933 et 1943, sa propre tétralogie romanesque, Mann prolonge l'universalité rationnelle et heureuse que Goethe relativisait par le prémonitisme de la souffrance. Il explique qu'en réponse au nazisme et à la guerre, il a voulu

«arracher» le mythe originel des griffes des hitlériens, ces propagandistes qui le tronquaient.

En Allemagne et par la suite en exil, le romancier s'est alors inspiré de l'histoire biblique de Joseph, l'un des fils de Jacob, pour montrer aussi bien aux antisémites qu'aux juifs eux-mêmes que les mythologies hébraïque, babylonienne, égyptienne et grecque se mêlent. «Un symbole de l'humanité... voilà sans doute, avoue Mann, le nom que se

donnait mon œuvre en secret.» Ministre de Pharaon, l'Israélite Joseph lie les cultures en épousant la fille du prêtre égyptien du Soleil. Le roman mythique de Mann est à la fois universel et très allemand. L'écrivain révèle qu'il en a eu l'idée en relisant sa bible familiale et en se souvenant que Goethe admirait l'histoire de Joseph, l'homme total, l'homme de demain.

Collaborateur du *Devoir*

# PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 22 au 28 août 2006

### ROMAN

- MES AMIS, MES AMOURS**  
Marc Lévy (Robert Laffont)
- HARRY POTTER ET LE PRINCE DE...**  
J. K. Rowling (Gallimard)
- POUSSIÈRE DU TEMPS T. 4: AU BOUT...**  
Michel David (Hurtubise HMH)
- DECEPTION POINT**  
Dan Brown (JC Lattès)
- DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE...**  
Fred Pellerin (Planète Robella)
- DEUX PETITES FILLES EN BLEU**  
Mary Higgins Clark (Albin Michel)
- ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR?**  
Francine Ruel (Libre expression)
- UN TOURBILLON DE NEIGE T. 1**  
Diana Gabaldon (Libre expression)
- SANS PARDON**  
Christine Brouillet (Courte échelle)
- LE CLANDESTIN**  
John Grisham (Robert Laffont)

### OUVRAGE GÉNÉRAL

- LE PETIT ROBERT 2007**  
Collectif (Robert)
- PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2007**  
Collectif (Hachette)
- PASSAGES OBLIGÉS**  
Joséphine Michaud (Libre expression)
- L'ART DE LA SIMPLICITÉ**  
Dominique Loraux (Marabout)
- QUI A PIQUÉ MON FROMAGE?**  
Spencer Johnson (Michel Laffont)
- DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ**  
Pierre Morency (Transcontinental)
- L'ART DE CONJUGUER**  
Collectif (Hurtubise HMH)
- MULTIDICIONNAIRE DE LA LANGUE**  
Marie-Eve De Villers (Guilbec Amérique)
- PETIT DROIDE DES SYNONYMES**  
Collectif (Guilbec Amérique)
- S.O.S. BEAUTÉ: MENUS ET...**  
Chantal Lacroix (La semaine)

### LIVRE DE POCHE

- CELTINA T. 1: TERRE DES PROMESSES**  
Corinne De Valley (Hurtubise)
- MONDES DE MAGIE DU DIADÈME T. 1**  
John Peel (ADA)
- VOUS REVIVR**  
Marc Lévy (Pocket)
- GOD SAVE LA FRANCE**  
Stephen Clarke (Pocket)
- L'OMBRAGE DU VENT**  
Carlos Ruiz Zafón (Libre de poche)
- UN PETIT PAS POUR L'HOMME**  
Stéphane Dompierre (Guilbec Amérique)
- ENSEMBLE C'EST TOUT**  
Anne Gavéria (J'ai lu)
- LA PART DE L'AUTRE**  
Éric-Emmanuel Schmitt (Libre de poche)
- GEISHA**  
Arthur Golden (Libre de poche)
- L'ALCHIMISTE**  
Paulo Coelho (Libre de poche)

### NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- THE SIXTH FAMILY: THE COLLAPSE**  
L. Lamotte / A. Humphreys (J. Wiley & Sons)
- THE DEVIL WEARS PRADA**  
Lauren Weisberger (Random House)
- THE LINCOLN LAWYER**  
Michael Connelly (Warner Books)
- DECEPTION POINT**  
Dan Brown (Simon & Schuster)
- DIGITAL FORTRESS**  
Dan Brown (St. Martin's Press)
- LIPSTICK JUNGLE**  
Candace Bushnell (Hyperion)
- LIFEPIECE**  
J. Patterson / A. Gross (Warner Books)
- ANGELS & DEMONS**  
Dan Brown (Simon & Schuster)
- DA VINCI CODE**  
Dan Brown (Anchor)
- CONFESSIONS OF A SHOPAHOLIC**  
Sophie Kinsella (Dell)

**Étudiant un jour. Membre toujours.**

Même si vous n'avez plus le statut d'étudiant, et même si vous n'avez plus votre carte, vous êtes encore membre de votre coopérative Coopsco. Alors, profitez des nombreux escomptes offerts par votre ancien regroupement coopératif en magasinant à notre boutique en ligne.

Tous les détails sur le [www.coopsco.com](http://www.coopsco.com)

**COOPSCO**

## LIVRES

BIOGRAPHIE

## Mao ou l'intelligence du monstre

FRANCIS DERON

L'inventeur de la société sans classes à la chinoise était une ordure de première classe. Il était difficile d'en douter depuis de nombreuses années; mais lire page après page l'exposé clinique le plus méticuleux à ce jour, sur ce volume aussi énorme que salutaire, récompense de la patience.

Mao Zedong — Mao Tsé-toung, comme on l'écrivait autrefois, lorsque les élites occidentales lui vouaient encore un culte — n'était pas seulement ce bourreau de la Chine qu'on a fini par reconnaître grâce à la révolution culturelle des années 1960, bouquet final de son «feu d'artifice». C'était aussi un personnage tyrannique, médiocre, à la seule intelligence des méchants et animé par une obsessionnelle volonté de destruction.

«Un monstre», disent volontiers Jung Chang et Jon Halliday. C'est presque lui faire trop d'honneur. Du portrait qu'ils dressent ressort un personnage d'une petitesse existentielle démultipliée par le fait qu'il réussit à régner sur la plus vaste population de la Terre et à y propager le malheur sur une échelle inédite, même de la part de ses deux plus célèbres contemporains, Hitler et Staline.

On savait déjà beaucoup de choses sur le monarque régnant, depuis le travail de défrichage de pionniers comme Simon Leys voilà plus de trente ans. Sur le personnage intime, son médecin personnel, le défunt Li Zhisui en avait dit de vertes et de pas mûres voici quelques années: son goût du confort, son amour de la chair (en assiette ou au lit), sa crasse, sa duplicité, son colossal égoïsme. On en découvre plus encore grâce à l'ouverture progressive des archives soviétiques et aux confidences qui commencent à filtrer de Pékin même.

C'est donc une aventure du XX<sup>e</sup> siècle que Chang (auteur de *Cygnés sauvages*) et Halliday offrent à relire. Celle d'un pauvre type issu d'un milieu paysan de la Chine de la fin du XIX<sup>e</sup> qui va s'offrir, à coups de mensonges, de trahisons, de poker politique aussi, le dernier empire du monde, à la faveur du «marxisme» stalinien. La foi politique? La vision planétaire? La volonté d'une avancée humaine? Cessons de rêver.

Mao, dès l'adolescence, n'est pas le visionnaire romantique de ses chromos sulpiciens. Il est tout sauf sympathique. Il se décrira à plusieurs reprises sous les traits d'une sorte d'anarchiste céleste épris de poésie (la sienne restant médiocre).

C'est plutôt un besogneux de la combine qui profite de «coups» ou les fomentent contre ses meilleurs amis dans une obsession arriviste. Et accessoirement un plagiaire. Esthètes et graphologues s'accordent sur la mégalomanie que trahit son écriture.

Chaque chapitre de cet ouvrage qu'il a fallu une dizaine d'années pour composer, et qui rassemble un nombre de sources croisées impressionnant, amène un tel lot de révélations nauséuses qu'on en arrive à se demander par où il boiterait... Recherche inutile. À quelques erreurs mineures près, et que des intéressés ont rectifiées, l'individu dont il est question est bel et bien le responsable d'un mythe usurpé ancré dans une indicible cruauté.



Mao tel que représenté sur ses portraits officiels

SOURCE NATIONAL PORTRAIT GALLERY

## Système clanique

Surtout, Chang et Halliday doivent à leurs sources originales d'avoir pu reconstituer par le menu ce qui fait la spécificité de l'histoire des communistes chinois, à savoir les liens personnels très étroits — de l'amitié à l'extrême méfiance, quand ce n'est pas au chantage — tissés entre eux par les principaux acteurs: Mao, mais aussi Zhou Enlai (Chou En-lai), Zhu De, Liu Shaoqi (Liu Shao-chi),

les épouses des uns et des autres, puis leurs respectives progénitures. Ce système clanique, dans une bonne mesure, explique la pérennité de l'édifice politique. Celui-ci se réclame toujours du cadavre qui git aujourd'hui au beau milieu de Pékin, en totale contradiction avec la tradition funéraire chinoise, d'une part, et avec la réalité capitaliste l'environnant, par ailleurs.

L'idée — colportée par l'Américain Edgar Snow,

premier du genre — que Mao fut le grand inspirateur du communisme asiatique a fait long feu. Celle qu'il aurait été une sorte de «maître facilitateur» de son application vole elle aussi en éclats. La faillite de «l'homme nouveau», mort avec son inventeur dans une décadence de sérail, ramène le personnage à l'un des pires tyrans de l'histoire. Ses meilleurs élèves étrangers furent les Khmers rouges — même eux répudièrent la tutelle chinoise dans le cours de leur règne assassin au Cambodge (1975-79).

Étudiant, il rejette l'autorité du père mais conserve toute sa vie son amour pour sa mère. Jeune militant, il n'apparaît pas dans les rangs des plus décidés à faire bouger la société chinoise. Apprenti «révolutionnaire», il a une propension à fuir les responsabilités, voire à dénoncer ses camarades. Embarqué dans la guerre, il se dérobe souvent, s'abrite derrière des problèmes familiaux ou médicaux (insomniaque, il va vite devenir hypocondriaque), se défasse sur ses compagnons de route. Art qu'il portera à son sommet une fois au pouvoir.

Parmi ses frères de combat, tous se méfient de lui. À commencer par Zhou Enlai, qui a la confiance de Moscou. Dans ce vivier aux mille trahisons, Mao parvient à survivre grâce à son unique talent: jouer l'un contre l'autre.

Plus tard, il invente de toutes pièces une des grandes fumisteries du XX<sup>e</sup> siècle: la Longue Marche, «saga» de «sa» victoire. En réalité, ce fut la débâcle d'une armée en haillons vers un repaire de montagne, Yan'an, d'où les troupes de Tchang Kai-chek peineront à le déloger. Mais la légende est née. Le «bandit des montagnes et des lacs» de la légende chinoise traditionnelle s'est réincarné sous le faciès avenant d'un «prêtre-ouvrier» s'exprimant dans un dialecte provincial inintelligible pour la plupart.

Personne ou presque ne voit à l'époque l'immense gâchis humain qui déjà se cache dans les zones «rouges». C'est la naissance du «laogai», le goulag chinois, nouvelle forme d'une «déportation intérieure» qui existait déjà sous l'Empire mandchou. Quelques dizaines de milliers de victimes préfigurent localement les horreurs d'après la défaite de Tchang Kai-chek, en 1949: campagne d'extermination des «contre-révolutionnaires» en 1951-52, envoi dans les camps de travaux forcés de la petite classe intellectuelle demeurée sur place ou rentrée au pays en 1957-58, famine de 1961-62, révolution culturelle de 1966-69... Combien de morts? Soixante-dix millions, disent Chang et Halliday, trop prudents selon certains.

Le Monde

## MAO, L'HISTOIRE INCONNUE (MAO, THE UNKNOWN STORY)

Jung Chang et John Halliday  
Traduit de l'anglais par Béatrice Vienne et Georges Liebert avec le concours d'Olivier Salvatori  
Gallimard  
Paris, 2006, 864 pages

## EXPOSITIONS

## Rembrandt théologien

GEORGES LEROUX

Né le 15 juillet 1606, Rembrandt van Rijn fut non seulement un peintre et un graveur de génie, mais aussi un artiste que la méditation de la Bible a conduit à un art profondément inspiré par les grandes figures de l'Ancien et du Nouveau Testament. Déjà Mieke Bal avait fait voir comment cet art est nourri de théologie et animé de l'intérieur par une véritable passion pour le récit (*Reading Rembrandt*, 1994, réédité en 2006 par Amsterdam University Press). Les célébrations du 400<sup>e</sup> anniversaire ont donné lieu à plusieurs publications, qui accompagnent les riches expositions en cours dans plusieurs villes des Pays-Bas et d'Europe (voir l'article de René Viau dans l'édition du *Devoir* du 15 juillet). Dans le lot, deux livres se détachent, l'un étant presque le commentaire de l'autre: d'abord, une étude de la gravure publiée à l'occasion d'une exposition de la Fondation Caixa Catalunya, en collaboration avec la Bibliothèque nationale de France; ensuite, un bref essai, mais d'une pénétration exemplaire, sur un motif repris autant dans la peinture que dans la gravure, la scène des *Disciples à Emmaüs*.

L'œuvre gravée de Rembrandt compte environ trois cents estampes, avec une préférence marquée pour l'eau-forte. Dans l'exposition présentée cet été à Madrid et qu'on pourra voir à Paris d'octobre à janvier prochain, au moins un état de chaque estampe sera représenté. C'est le cas notamment de ces *Disciples à Emmaüs*, qui se trouve au centre de l'essai de Max Milner. Rien n'est plus émouvant dans ces œuvres que la sollicitude, la tendresse de l'artiste pour ses personnages. L'enfance du Christ autant que la Passion sont gravées avec le souci de raconter une histoire, d'y faire évoluer des personnages, et chaque image se révèle un condensé de la foi religieuse: la lumière isole le mystère, alors que l'ombre recueille les hésitations des témoins, l'anxiété de ceux qui attendent, la misère de tous ceux qui souffrent. Comme pour les autoportraits, les scènes religieuses sont attentives à l'humanité, à l'intervention du surnaturel dans une histoire obscure, violente, agitée. C'est ce que montre, avec une illustration qui reproduit avec une grande netteté le trait gravé, le catalogue de l'exposition.

L'essai de Max Milner suit avec la minutie de l'enquêteur le développement du thème d'Emmaüs dans



PHOTO MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Autoportrait appuyé sur un muret de pierre (détail), eau forte de Rembrandt van Rijn. Musée des beaux-arts de Montréal, achat legs de Mme Beatrice-Nelly Stuart par l'entremise du National Art Collections Fund de Grande-Bretagne.

l'œuvre de Rembrandt. Partant d'une version méconnue, conservée au Musée Jacquemart-André, il reconstitue le récit de Luc. Emmaüs peut être considéré, à juste titre, comme la scène de fondation du christianisme: elle représente le moment de la reconnaissance de la divinité après la mort et cette reconnaissance s'opère à l'occasion d'un repas en compagnie d'un hôte étranger, sur le coup non reconnu, dont les gestes vont reproduire la dernière Cène. Rembrandt s'est visiblement passionné pour cet épisode: comment a-t-on commencé à croire? comment la foi fut-elle même possible? Ce bref essai repose sur beaucoup de connaissances, mais il est surtout un hommage à Rembrandt croyant, à Rembrandt théologien. Le repas du soir enveloppe toute l'attente de ceux qui furent dévastés par la mort de Jésus, et Rembrandt n'a cessé de chercher à en percer le mystère: entre 1628 et 1648, il l'a dessiné et gravé des dizaines de fois, et en 1648 il le peint pour la première fois, c'est le fameux tableau du Louvre. Milner veut montrer comment l'artiste a voulu maintenir l'humanité du Christ dans le moment même où sa divinité se révèle aux disciples.

## Évolution spirituelle

L'histoire de l'art, quand elle atteint ce registre spirituel où les œuvres revêtent leurs liens à la théologie, prend beaucoup de risques. Max Milner ne recule pas devant ce

qu'il considère comme une évolution spirituelle de Rembrandt, et sa réflexion sur la reconnaissance est une des plus belles choses qu'on puisse lire sur le peintre aujourd'hui. Comment Rembrandt est-il parvenu à rendre le texte de Luc, et en particulier cette inflammation intérieure, ce sentiment de brûlure à la rencontre du Ressuscité?

Les apparitions, c'est ce que son art arrive à faire percevoir, étaient d'abord des reconnaissances intérieures, des rencontres: reconnaître sans voir, c'est une formulation audacieuse, et c'est pourtant ce que Rembrandt a montré. L'émotion ressentie à l'approche du divin, on la retrouve certes dans toute la gravure religieuse de Rembrandt, mais comme Mieke Bal, qui a aussi commenté cette scène, nulle part ailleurs on ne trouve une méditation plus ajustée à l'énigme de la foi. Croire, pourrait-on dire en regardant ces œuvres, ce serait d'abord reconnaître.

## Collaborateur du Devoir

Max Milner, *Rembrandt à Emmaüs*. Paris, José Corti, 2006, 124 pages; Gisèle Lambert et Elena Santiago Pérez, *Rembrandt. La lumière de l'ombre*. Paris, Bibliothèque nationale de France, 2005, 277 pages (catalogue de l'exposition présentée sous ce titre à Barcelone, à Madrid et à Paris — BNF, Galerie Mazarine, octobre 2006-janvier 2007).

## BÉDÉ

## La crise

FABIEN DEGLISE

Enfin, ça ne va pas si bien dans la vie de la jeune Lou. Après avoir succombé au charme du voisin, sa mère — une mère de famille monoparentale immature et endurcie — décide de s'installer avec l'affreux, chamboulant du même coup le quotidien déjanté de ces deux filles.

Pis, la rentrée des classes vient éloigner la petite blonde à l'esprit vif de ses amies de longue date et, pour couronner le tout, elle sent des papillons dans son ventre quand elle pense à l'ado qu'elle a rencontré cet été dans le village où vit sa grand-mère. Quand tout va mal...

Avec *Le Cimetière des autobus* (Glenat), Julien Neel continue, après *Journal intime* et *Mortebouse*, les deux tomes précédents de cette délicieuse série, de faire évoluer son héroïne urbaine, sans père et tellement de son époque, dans un monde qui séduit forcément les ados, en Europe comme ici. Et l'on ne peut que sourire devant ces planches sans prétention qui débordent parfois de finesse et de subtilité.

Après avoir exploré l'enfance (celle dont la mère de Lou ne semble pas vouloir sortir), les amours de vacances et les relations mère-fille, Neel s'attaque désormais à la crise d'adolescence dans laquelle la petiotte semble doucement tomber. À son grand désespoir d'ailleurs, et celui de sa maternelle, dépassée par le nouveau stade de développement de sa progéniture.

Le thème, on s'en doute, est porteur. Il se distille aussi dans

l'ensemble de ce recueil de saynètes où la publication du roman de la mère de Lou côtoie des histoires de loyers impayés, de poule, de chat qui parle, mais qui font aussi apparaître une nouvelle copine: Marie-Émilie, une rebelle de bonne famille qui trouve que son prénom «pue». Ça ne s'invente pas.

Au final, avec un découpage efficace, un dessin séduisant et surtout de nombreuses références à l'univers des ados et des adoles-

cents (les vieux qui se prennent pour des jeunes), la magie opère une fois de plus. La suite, elle, se fait déjà attendre.

Le Devoir

LOU

## TOME 3: LE CIMETIÈRE DES AUTOBUS

Julien Neel  
Glenat  
Grenoble, 2006, 48 pages



SOURCE GLENAT

Illustration de Julien Neel pour *Le Cimetière des autobus*

## ÉCHOS

## L'Idéfix ferme une autre succursale

La librairie de livres, de disques et de DVD usagés L'Idéfix s'appête à fermer une succursale rue Ontario, à l'angle de Pie IX. Cette fois, c'est le propriétaire de l'immeuble qui a décidé de reprendre possession des lieux. La chaîne de librairies avait fermé une première succursale dans la rue Masson, au mois de novembre dernier. Par ailleurs, la succursale de L'Idéfix à l'angle des rues Ontario et Darling consacre désormais un espace important aux vidéos pour adultes. Selon Claude Boucher, le propriétaire de L'Idéfix, c'est le téléchargement de musique sur ordinateur, en format MP3, qui porte un coup aux ventes de disques compact usagés. «A notre succursale de la rue Masson, les ventes de disques compact représentait 60 % du chiffre d'affaires. Mais elles ont chuté de 75 %». Quant aux ventes de livres, elles ne pourraient pas à elles seules faire rouler les succur-

sales de L'Idéfix. «Si ce n'était que des ventes de livres, on fermerait», assure Claude Boucher. — *Le Devoir*

## Regard sur la Chine

*La Chine nouvelle. Être riche est glorieux* vient de paraître dans la collection «Petite encyclopédie» de Larousse. Cyrille J.-D. Javary et Alain Wang sont les auteurs de cet ouvrage sur l'Empire du Milieu, qui fascine tant par son histoire que par son développement économique fulgurant des dernières années. Les deux auteurs connaissent bien le pays, qu'ils parcourent depuis des dizaines d'années. Le premier chapitre porte sur la civilisation chinoise, le deuxième, sur l'inscription de l'histoire dans le présent, le troisième, sur la vie quotidienne, le quatrième, sur les recettes et les failles du boom économique et le cinquième, sur les relations avec l'étranger. «Concret, nourri de faits, [le livre] se veut en sympathie profonde avec ce peuple immense, sans exclure pour autant la critique», peut-on lire dans la présentation de l'ouvrage. — *Le Devoir*